

**« Comment [la compréhension du confucianisme] peut-elle aider le
Grand Inspecteur Inquisiteur Commandeur à élever l'Homme
spirituellement ? »**

Christophe Dioux

**TR 12, Hermès
1^{er} octobre 2016**

La question que notre Très Parfait Président m'a demandé de traiter est libellée ainsi :

« Confucius recueillit et mit en ordre tous les documents religieux, philosophiques, politiques et moraux de son temps et en forma un corps de doctrine: "Le Livre des Rites". Ses maximes et ses dialogues, recueillis par ses disciples, composent les quatre livres classiques "SS.TCHOU"¹. Cet enseignement portait essentiellement sur la morale qui sont devenus les classiques "King" du Confucianisme. »

Comment cette culture qui consistait à posséder la droiture du cœur et à aimer son prochain comme soi-même, peut-elle aider le Grand Inspecteur Inquisiteur Commandeur à élever l'Homme spirituellement ?

J'avoue que cette question m'avait laissé un peu dubitatif et j'avais eu l'occasion de m'en entretenir longuement avec notre président. Je voudrais commencer cet exposé en expliquant ici pourquoi.

Tout d'abord, je voudrais dire que je ne suis pas totalement né de la dernière pluie et que j'ai bien compris que la réponse plus ou moins attendue aurait été quelque chose du genre :

« Par le seul exemple de la droiture de son cœur et de son amour du prochain, le GIIC élève spirituellement les Hommes qui l'entourent ».

C'est une très jolie réponse. Je n'aurais plus eu qu'à la développer sur 6 pages, avec beaucoup de citations des bons auteurs, et j'aurais donné l'impression d'avoir réalisé le travail demandé.

Il y aurait juste eu un tout petit problème, c'est qu'en faisant cela, j'aurais commis un énorme mensonge, car je ne crois pas un seul instant que le monde réel fonctionne sur ce modèle de Bisounours.

La véritable difficulté, pour moi, n'est donc pas de traiter cette question au demeurant assez classique. Il aurait aussi été relativement facile aussi de traiter la question posée du point de vue du Sublime Chevalier Élu, Émerek, Homme vrai en toutes circonstances, en faisant semblant d'oublier que le grade de GIIC est quand même largement au-dessus de celui de SCE. D'ailleurs, afin qu'on ne puisse pas me reprocher d'avoir esquivé le sujet, c'est ce que je ferai tout à l'heure. Mais traiter cette question du point de vue du Grand Inspecteur Inquisiteur Commandeur me semble autrement plus difficile, pour les raisons que j'exposerai plus loin.

Confucius et le confucianisme

Commençons par parler un peu de Confucius, dont personne ne sait grand chose avec certitude, ainsi que du confucianisme.

Confucius, en chinois Kong Fu Zi, c'est à dire Grand Maître Kong, est né en 551 avant JC, dans une petite ville du royaume de Lu dont son père était le gouverneur. Sa vie nous est connue par une biographie mi-historique mi-légendaire rédigée quatre siècles après sa mort. Cette biographie tardive nous laisse penser qu'il a consacré de nombreuses années de sa vie à rechercher et à compiler, comme le dit notre rituel « *les documents religieux, philosophiques,*

¹ Quatre livres : 四书, en pinyin *sì shū*, prononcer à peu près comme en français : « ce chou ». La translittération SSE. TCHOU utilisée par notre rituel semble inspirée de celle utilisée en 1846 par M.G. Pauthier, avec une erreur de copie (Pauthier écrit « SSE CHOU »).

politiques et moraux de son temps ». Il n'a laissé aucun écrit, mais les disciples de l'un de ses disciples ont compilé ses pensées dans un texte célèbre nommé les « entretiens » et poursuivi son œuvre dans les « Quatre Livres ». D'autres textes, compilés pour la plupart dans les trois siècles qui ont suivi son décès lui ont été attribués de manière posthume. Ce sont les « Cinq Classiques » King, dont le « Livre des Rites » et le très célèbre Yi King. Malheureusement la plupart des copies de ces textes d'origine furent détruits par le premier empereur de Chine à partir de -213 à l'occasion d'une considérable persécution d'inspiration totalitaire. Beaucoup plus tard encore, le néo-confucianisme attribua également à son fondateur d'autres écrits.

Confucius n'eut que peu de disciples de son vivant et il ne parvint jamais, malgré tous ses efforts, à diffuser ses idées. Plus qu'un personnage historique, il est donc surtout un symbole, la figure tutélaire du principal des trois grands courants de pensée de la Chine classique, le confucianisme, les deux autres étant le taoïsme et le bouddhisme. Ce phénomène de personnage emblématique n'a rien d'exceptionnel, il en va de même pour le bouddhisme, le taoïsme, le platonisme et même le christianisme. Quand on parle de Confucius, c'est donc en fait du confucianisme qu'on parle et s'il revenait subitement à la vie, Maître Kong serait sans doute très étonné de tous les textes qui lui sont ainsi attribués.

Que dire alors du Confucianisme ? C'est un courant de pensée tellement vaste qu'il serait vain d'essayer de l'enfermer dans une définition. On peut en revanche l'approcher en le comparant aux autres courants. Il s'en distingue en donnant une importance particulière à l'éthique, vue comme source d'une morale naturelle, nécessaire à l'Ordre de toutes choses, ainsi qu'à un attachement particulier au respect des rites et des traditions.

En particulier, le confucianisme s'oppose au courant dit des « légistes » en ce qu'il recommande d'utiliser en priorité la persuasion et le développement du sens moral, et de ne pas recourir à la violence d'état et à la force de la loi quand ce n'est pas indispensable. C'est d'ailleurs pour cette raison qu'il fut persécuté, et presque anéanti, par le premier empereur de Chine, et aussi, beaucoup plus tard et pour les mêmes raisons, par Mao Zedong. L'enseignement confucéen est avant tout un enseignement moral, visant à établir des rapports harmonieux, quoi que très hiérarchisés, dans l'ensemble de la société. Ces règles morales sont censées être vraies de toute éternité et relever de l'ordre cosmique.

Par rapport au taoïsme, le confucianisme se réclame d'une forte rationalité. Par rapport au bouddhisme, il ne cherche pas à éveiller les hommes, et encore moins de manière individuelle, mais il se positionne plutôt dans le développement de la vertu de chacun, en privilégiant largement le cadre familial. Le confucianisme insiste aussi beaucoup sur le respect des rites, alors que le Bouddha historique appelait à s'en libérer.

La pensée confucéenne présente de nombreuses similitudes avec le pensée maçonnique. J'en retiendrai quatre plus particulièrement :

1) C'est une pensée qui se veut universelle. Un auteur récent, Yuval Harari, dirait une « pensée impériale » par opposition à une « pensée nationale »². Elle ne s'adresse pas à un peuple particulier en l'opposant à d'autres, mais elle entend au contraire permettre à tous de vivre en harmonie, sur un pied d'égalité. En cela, on peut rapprocher l'idéal du Céleste Empire de celui du Saint Empire maçonnique.

2) C'est une pensée en recherche de racines fondatrices. En cela, on peut la rapprocher de la pensée des francs-maçons de la fin 17ème, lorsqu'il recherchaient les racines noachites de la religion naturelle, ou encore de ceux de la deuxième moitié du 18ème siècle, lorsqu'ils cherchaient l'inspiration des cultes à mystères de l'Antiquité, ou encore, fin 19ème, des travaux et compilations de Grands Commandeurs du REAA comme Albert Pike, Jean-Marie

2 Yuval HARARI, *Sapiens*, Albin Michel, 2015

Raymond ou Eugène Goblet d'Alviella.

3) C'est une pensée qui attache une grande importance au rite, à l'éthique, à la vertu et à l'harmonie entre les hommes.

4) C'est une pensée qui se place beaucoup plus dans l'immanence que dans la transcendance. En effet, elle accorde une très grande place à la recherche des lois universelles et au travail sur soi-même alors qu'elle attend très peu, voire rien du tout, d'une révélation divine qui descendrait toute faite de l'extérieur de l'Univers.

Bien que nous ne soyons pas ici dans une franc-maçonnerie sociétale, ce tableau rapide serait trop incomplet si j'omettais de rappeler pour finir que le confucianisme a fait un grand retour en Chine depuis le printemps de Pékin en 1989 et que le parti communiste toujours au pouvoir n'hésite désormais plus à s'appuyer ouvertement sur lui pour présenter son pouvoir bureaucratique, qu'il affirme être méritocratique, comme une alternative supérieure à la démocratie et aux droits de l'homme « à l'occidentale ».

Réponse du Sublime Chevalier Élu

Essayons maintenant de répondre à la question suivante :

« Comment cette culture qui consistait à posséder la droiture du cœur et à aimer son prochain comme soi-même peut-elle aider le Sublime Chevalier Élu à élever l'Homme spirituellement ? »

« Tu n'accepteras aucun idée que tu ne reconnaisse comme vraie » dit notre rituel du 4ème degré.

Il faut donc commencer par se demander s'il est vrai que *« cette culture consistait à posséder la droiture du cœur et à aimer son prochain comme soi-même »*.

De quelle culture parle-t-on tout d'abord ?

De celle que Confucius a recueillie au cours de ses recherches, c'est à dire de la culture chinoise de la dynastie Zhou ? Il semblerait plus qu'osé d'affirmer que cette culture, pour autant qu'on puisse parler d'une culture unique, aurait consisté à *« posséder la droiture du cœur et à aimer son prochain comme soi-même »*.

Quant à la culture confucéenne en général, telle qu'elle s'est constituée sur plusieurs siècles, bien après la mort Confucius, elle est tellement vaste qu'on ne saurait à l'évidence la réduire à une simple droiture du cœur et à cette Règle d'Or universelle qui consiste à aimer son prochain comme soi-même et à lui faire tout le bien qu'on aimerait qu'il nous fut fait. À vrai dire, procéder ainsi évoquerait fortement cette fâcheuse tendance qu'ont eue les premiers colonisateurs européens d'essayer de réduire à tout prix la pensée orientale à leurs propres concepts.

De leur point de vue de colonisateurs, les choses étaient assez simples. Étant entendu que la civilisation du colonisateur était évidemment vue comme supérieure à celle du colonisé, deux choses l'une :

1. Lorsque le colonisateur pouvait résumer la pensée du colonisé à quelques maximes occidentales, il félicitait le colonisé de sa sagesse. Cette sagesse était incomplète certes, mais le sauvage avait fait des efforts méritoires et le colonisateur allait maintenant lui permettre d'aller plus loin.
2. En revanche, lorsque le colonisateur ne parvenait pas à réduire la pensée du colonisé à ses propres concepts, ça signifiait ou bien que la pensée du sauvage était fautive, ou bien qu'elle était inutilement compliquée. Et on sait bien à quel point la pensée chinoise a la réputation

d'être inutilement compliquée !

Mais peut-être parlait-on plutôt, dans la question posée, de la culture composée des fragments rassemblés par Confucius lui-même ? Là, la question devient plus saisissable, mais de nouveau, l'idée sous-jacente me semble fautive.

Certes, Confucius, selon les Entretiens, aurait affirmé que « *Entre les Quatre Mers, tous les hommes sont frères* » (Entretiens, XII, 5) Mais cette affirmation va bien au-delà de l'injonction d'aimer son prochain comme soi-même.

Quant à la « droiture du cœur », il pourrait s'agir d'une référence au concept central du premier confucianisme, à savoir celui de *Ren*, tel qu'il est développé dans la chapitre IV des Entretiens. Le *Ren* combine quatre éléments fondamentaux, la loyauté, la fidélité, le discernement et le courage. Il pourrait donc assez légitimement être rapproché de la « droiture du cœur » du SCÉ, ce qui nous permettrait alors de répondre à la question posée, non pas du point de vue du GIIC, mais au moins de celui du SCÉ.

Résumons-nous :

Au terme de cette analyse de la question, j'en suis venu, pour trouver enfin une piste qui permettrait presque d'y répondre, à la reformuler entièrement. Elle est devenue :

« *La droiture du cœur et le fait d'aimer son prochain comme soi-même peuvent-ils aider le Sublime Chevalier Élu à élever l'Homme spirituellement ?* »

Me voici enfin en capacité de répondre à quelque chose qui se rapproche de la question initiale. Et là, ma réponse sera enfin être claire et nette : « Oui, non, peut-être, je ne sais pas ».

Notons en effet pour commencer que la droiture du cœur et le fait d'aimer son prochain comme soi-même font partie intégrante de la définition même du SCE. S'il ne possède pas la droiture du cœur et s'il n'aime pas son prochain, il n'est pas SCE. Mais puisqu'il l'est, et qu'en conséquence il possède la droiture du cœur et qu'il aime son prochain, en quoi cela l'aide-t-il à élever l'Homme spirituellement ?

La réponse n'est pas aussi évidente qu'on pourrait le croire à première vue. L'histoire des traditions, occidentales comme orientales, est en effet pleine de maîtres plus ou moins « fous », voire ivrognes, voleurs et condescendants pour certains, et qui pourtant ont réussi, parfois sans même le vouloir, à élever leur entourage spirituellement.

La droiture du cœur et l'amour du prochain ne sont donc pas des conditions *sine qua non* sans lesquelles il serait impossible d'élever l'Homme spirituellement. Toutefois, il est facile de constater que les « maîtres fous » sont une minorité. Leur action positive n'est possible que parce qu'ils viennent en exception, en transgression, de la majorité des maîtres qui, eux, sont vertueux ou du moins s'efforcent de l'être. Si tout le monde transgressait, il n'y aurait plus de transgression.

Bien sûr, et excusez-moi si je me répète, je sais bien qu'il y aurait une réponse plus simple et plus convenue, qui consisterait à dire quelque chose du genre :

« *Rien que par le seul exemple de la droiture de son cœur et de son amour du prochain, le Sage élève spirituellement les Hommes qui l'entourent* ».

Mais le monde réel ne fonctionne pas comme ça. Dans ma vie, il m'est arrivé souvent de

rencontrer des hommes droits, justes et aimant leurs prochains. Ca apportait beaucoup de bien autour d'eux. Ca permettait à beaucoup de gens de leur entourage de devenir à leur tour, par leur exemple, plus droits, plus paisibles, bref, plus vertueux. Mais l'élévation spirituelle, c'est quand même autre chose que la seule vertu. Certes la Vertu est nécessaire à l'élévation spirituelle (car même les « maîtres fous » ont commencé par un long passage du côté de la vertu). La vertu est une condition nécessaire à l'élévation spirituelle, comme l'est le fait de ne pas souffrir de trop de maladies mentales, mais l'élévation spirituelle nécessite beaucoup d'autres choses, ne serait-ce que le désir de l'élévation (alors qu'on peut être parfaitement vertueux sans avoir ce désir).

J'irai même plus loin. Un maître qui se contenterait d'être vertueux dans sa vie quotidienne en espérant que le seul exemple de sa vertu suffira à accomplir son devoir d'élever les hommes qui l'entourent s'en tirerait à bon compte. « Elever l'Homme spirituellement », c'est quand même une toute autre affaire !

Réponse du GIIC

Il me reste maintenant à aborder ce qui est de très loin la partie la plus difficile de ce travail en tentant de répondre à la question qui m'a été vraiment posée, c'est à dire **du point de vue du GIIC** :

Tout d'abord, il n'est pas du tout évident que le fait d'élever l'Homme spirituellement soit particulièrement la mission du GIIC. Même si bien évidemment tous les GIIC sont aussi des SCÉ.

Pour ce que j'en ai compris, le 31ème degré est à la fois un « grade administratif » et un « grade initiatique ».

En tant que grade administratif, la mission du GIIC consiste à contribuer au maintien de l'harmonie, de la justice et de l'équité à l'intérieur de l'Ordre. Il ne s'agit pas d'action extérieure et encore moins d'élever l'Homme spirituellement.

En tant que grade initiatique maintenant, c'est à la fois beaucoup plus simple et nettement plus compliqué. Depuis quelques années, il est devenu de bon ton de considérer le 31ème degré comme un nouveau tour de la spirale, comme étant au-dessus du 4ème, de la même manière que le 4ème est un nouvel apprentissage, au-dessus du premier.

D'une certaine manière, on peut imaginer que le 4ème degré serait une sorte d'apprentissage des hautes régions de la spiritualité, au-dessus du grade d'apprenti, qui ne serait, lui, qu'un apprentissage préliminaire. Que pourrait être alors un nouvel apprentissage de plus, au-delà même des hautes régions de la spiritualité ? Si on suit les auteurs classiques, un René Guénon par exemple, il ne pourrait s'agir que d'un apprentissage de ce que les anciens appelaient les « Grands Mystères », placés au-delà des « petits mystères » et surtout au-delà de toute réalité descriptible par un discours binaire.

En effet, le 31ème degré, c'est une évidence, se situe au-delà du 30ème degré, c'est à dire au-delà du « Nec plus Ultra », et donc aussi au-delà de la dualité. À la différence d'une réflexion historique ou administrative, une réflexion initiatique au 31ème degré impose donc, selon moi, l'utilisation d'un langage non dualiste, au-delà des définitions et de la logique binaires. Procéder autrement serait redescendre dans la dualité, en dessous du 30ème degré.

Alors comment faire ?

Depuis la nuit des temps, dans toutes les régions du Globe, les traditions initiatiques ont donné la

réponse :

Si on veut s'exprimer au-delà de la logique duelle, il faut le faire par le symbole, par la parabole, par la poésie, par la musique ou par l'expression artistique en général, mais jamais à travers un discours argumenté, qui, par sa nature même, ne pourrait en aucun cas sortir de la dualité.

Je répondrai donc à la question qui m'est posée, non pas par une pirouette, car les pirouettes sont encore dans la dualité en ce qu'elle esquivent les questions, mais par une vieille parabole chinoise qui me semble tout à fait adaptée pour répondre de manière non-duelle à la question posée.

Voici donc la réponse que je tenterai, au-delà de la dualité :

Il y a un peu plus d'un siècle, vivait à San Francisco, dans la communauté chinoise, un homme un peu étrange qu'on avait surnommé d'un nom chinois qui signifiait, traduit en français, « Chinois heureux ».

Il passait le plus clair de son temps à parcourir les rues en distribuant aux enfants des friandises qu'il tirait d'un grand sac jeté sur son épaule. Avec quel argent remplissait-il le sac ? L'histoire ne le dit pas.

Un jour, un vieux sage assis devant sa maison, à discuter de la Voie et de ses vertus avec quelques disciples, le vit passer et l'interpella.

« Eh, Chinois heureux ! Est-ce que toi, tu pourrais nous le dire, de quelle nature est le noble chemin vers la perfection ? »

Les disciples se mirent à rigoler sous cape.

Pour toute réponse, Chinois heureux haussa les épaules, lâcha son grand sac sur le trottoir et s'éloigna les mains dans les poches.

Le vieux maître lui cria alors, tandis qu'il s'éloignait :

« Et est-ce que tu ne pourrais pas au moins nous dire quelle est la pratique du noble chemin vers la perfection ? »

Alors Chinois heureux fit demi-tour, ramassa son grand sac, et recommença sa distribution.

T.' P.' P.' . et vous tous, T.' É.' F.', j'ai dit.